



**HAL**  
open science

# Les livres de plantes du vernaculaire au latin au XVI<sup>e</sup> siècle

Marie-Elisabeth Boutroue

► **To cite this version:**

Marie-Elisabeth Boutroue. Les livres de plantes du vernaculaire au latin au XVI<sup>e</sup> siècle. Françoise Fery-Hue, Fabio Zinelli. Habiller en latin. La traduction de vernaculaire en latin entre Moyen Âge et Renaissance, Ecole nationale des chartes, 2018. halshs-03601147

**HAL Id: halshs-03601147**

**<https://shs.hal.science/halshs-03601147>**

Submitted on 8 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LES LIVRES DE PLANTES DU VERNACULAIRE AU LATIN AU XVI<sup>E</sup> SIÈCLE

PAR

MARIE-ÉLISABETH BOUTROUE

La littérature sur les plantes considérée strictement dans la période pré-linnéenne pose d'abord un problème de corpus. En effet, si l'on mentionne pour le XVI<sup>e</sup> siècle très régulièrement une douzaine d'auteurs et autant pour le siècle suivant, c'est en réalité en centaines de publications qu'il faut évaluer la réalité éditoriale de la botanique dans les deux siècles qui suivirent l'invention de l'imprimerie. Les remarques qui figurent dans les pages suivantes reposent sur un inventaire approfondi des livres de plantes, qui n'a cependant aucune prétention à l'exhaustivité.

Si l'on manque d'inventaires complets, on manque tout autant, et pour des raisons analogues, d'une vision globale et hiérarchisée des publications sur les plantes. On trouvera couramment dans les études historiques utilisant cette littérature des mentions de Fuchs, de Gesner, de Matthiole, d'Aldrovandi ou des deux Bauhin. Cette première liste est précieuse, mais elle omet de nombreux autres naturalistes dont l'importance historique est tout aussi avérée : Jean Ruel, Adam Lonicer, Scaliger ou Cesalpino devraient figurer dans une liste minimale des grands naturalistes de la Renaissance et aussi de nombreux autres. Bien qu'il ne soit nullement question de contester l'importance historique ou épistémologique des publications des plus grands naturalistes, il faut cependant ajouter qu'aucun d'entre eux n'a eu le privilège d'être l'auteur le plus publié parmi ceux qui se sont intéressés au règne végétal. Le livre qui contient des indications techniques sur les plantes et qui a été, de très loin, le plus imprimé et le plus traduit au XVI<sup>e</sup> siècle, est l'œuvre d'un médecin néerlandais, Levinus Lemnius<sup>1</sup>. Son traité s'ouvre sur

1. Médecin flamand originaire de Zierikzee, Levinus Lemnius (1505-1568) est l'auteur des

un éloge de la nature, qui s'appuie à la fois sur la perfection du dessein de Dieu et sur la vision d'Aristote. Les premiers chapitres traitent donc de la création du monde, de la reproduction des espèces d'après un inventaire des plantes de la Bible. Cela n'empêche nullement d'y trouver des considérations proprement botaniques sur des flores problématiques pour les savants de l'époque. Y voir une aberration constituerait un anachronisme : rien n'empêche de convoquer la Bible dans un ouvrage de botanique à l'époque de la Renaissance et rien n'empêche d'illustrer ou de corroborer un fait relevant de la botanique en recourant à la Bible ou à la littérature poétique. Les limites floues du genre de la littérature naturaliste, du reste, constituent la principale difficulté dans une entreprise de rassemblement du corpus sur les plantes. On trouve des indications proprement botaniques dans les récits de voyage, les herbiers, les inventaires de jardin, les ouvrages d'horticulture et aussi dans certains éloges, qu'ils soient ou non paradoxaux, dans certains florilèges pour brodeurs ou pour peintres, etc.

Dans cet ensemble légèrement hétéroclite, les traductions occupent une place très importante et les traductions vers le latin ne constituent qu'un aspect d'une pratique très largement répandue. On traduit tout, dans tous les sens, dans toutes les langues. Un examen attentif de la littérature horticole anglaise du xvii<sup>e</sup> siècle souligne l'abondance des traductions depuis le français, tandis que des figures de traducteurs professionnels (celle de Charles de L'Écluse par exemple) mettent en évidence des projets éditoriaux singuliers. Ainsi, si le premier commentaire de Dioscoride par Pierandrea Mattioli (1501-1577) a bien été publié en italien en 1544, les rééditions successives s'enchaînent tant dans les différentes versions vernaculaires que dans la traduction latine qui suit. Il y eut même un cas particulier impliquant un passage direct ou indirect de l'arabe au latin pour le *De limonibus* d'Ibn al-Baytār, publié en 1592 en latin d'après une version antérieure non identifiée<sup>2</sup>. Encore ne s'agit-il ici que des traductions vers le latin dans la période

*Occulta naturae miracula*, publiés pour la première fois à Anvers, en 1559. Le livre a été constamment republié en latin, puis traduit dans de nombreuses langues vernaculaires. L'ouvrage ne relève donc pas des traductions vers le latin. Toutefois, le traducteur vers le français mentionne dans une préface, qui consacre en moins d'une page tous les *topoi* du genre, l'intérêt même de la traduction : « Ceste excellence de langage qui est en luy, m'a donné beaucoup de peine à vouloir exprimer la propriété exquise d'iceluy, ainsi que cognoistra le lecteur qui par collation des deux langues en voudra faire preuve. » Sur cet ouvrage et son auteur, on consultera l'article de Jean-Claude Margolin, « Vertus occultes et effets naturels d'après les *Occulta naturae miracula* de Levinus Lemnius », dans *L'uomo e la natura nel Rinascimento*, éd. Luisa Rotondi Secchi Tarugi, Milan, 1996, p. 415-443 et William Eamon, *Science and The Secrets of Nature*, Princeton, 1996, p. 274-276.

2. Actif dans la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Baytār (1197-1248) est un transmetteur de la science arabe et persane tardo-antique et médiévale. L'absence d'édition imprimée antérieure oblige à voir dans cette publication une édition originale. La traduction du *De limonibus* est due à Andrea Alpago (1450-1521). Le traité sur les citrons d'Ibn al-Baytār est un extrait de l'encyclopédie botanique rassemblée par l'auteur dans une perspective pharmacologique. On dispose de plusieurs éditions du traité sur les

strictement pré-linnéenne ; mais si je perçois moins l'importance du phénomène après 1753 et même après 1736, c'est seulement parce que mon enquête y devient particulièrement lacunaire.

Si l'on s'y attarde un peu, la traduction vers le latin d'une œuvre intéressant les plantes est un projet éditorial qui suppose que l'on justifie deux choses : la première est l'usage du français (ou plus généralement de la langue vernaculaire) dans la version d'origine, tandis que la seconde concerne la nécessité de la traduction vers le latin. Sur ce double point, les traductions botaniques sont inégalement explicites. Il arrive que le projet éditorial fasse l'objet d'un exposé complet et argumenté, mais ce cas devient plus rare en avançant dans le temps. Encore faut-il faire la part de l'argument publicitaire dans les avis au lecteur qui tentent d'expliquer les causes ou les bienfaits de la traduction. Quelques exemples permettent cependant de mieux saisir les intentions du traducteur, de l'éditeur ou celles du libraire.

Voici, par exemple, ce qu'écrivit Brice Bauderon (1540-1623) dans sa pharmacopée, au début de l'avis au lecteur :

Tout ainsi que les sages nourrices, aux enfants nouvellement nez, donnent aliments liquides et convenables à leurs debiles estomachs, qu'elles continuent jusqu'à ce qu'ils soyent grandelets, fortifiez et capables de plus solides : de mesme (amy lecteur) m'a semblé bon de faire : car ayant continué quelques années lecture aux Apothicaires, et iceux (pour la pluspart) trouvez debiles en doctrine et ignorans de la langue latin, et mal instruits par leurs premiers maîtres : je leur ay dressé une pharmacopée avec une Paraphrase en nostre langue maternelle et Françoisse, non moins facile que methodique, laquelle les relevera de peine et supplera leur defaut, attendant que leur cerveau fortifié soit capable de plus haut et grave style : ou qu'ils ayent commodité de Docteurs pour les instruire, ou de fueilletter les livres des anciens, et apprendre tout ce qui concerne leur art, à leur honneur et profit des malades, qui commettent leurs vies entre leurs mains<sup>3</sup>.

Les propos de Bauderon énoncent un lieu commun de la littérature médicale de la Renaissance : l'ignorance coupable des apothicaires par opposition

citrons, à partir de 1583, puis en 1602 et 1757. D'après une note d'Ana Maria Cabo Gonzalez, il n'y a pas de manuscrit séparé de ce texte. Voir Ana Maria Cabo Gonzalez, « Ibn al-Baytār et ses apports à la botanique et à la pharmacologie dans le Kitāb al-Ġāmī », dans *Médiévales*, t. 16, n° 33, 1997, p. 23-39.

3. Brice Bauderon, *Pharmacopée divisée en deux livres avec une ample paraphrase de M. Brice Bauderon, docteur en Medecins, à présent demeurant à Mascon. Ensemble les aditions de feu M. Gratian Bauderon, Docteur en Medecine, Seigneur de Senecé, fils de l'Authheur...*, Lyon, chez Claude Rigaud et Claude Obert, 1627. Sign. †6. Le livre a déjà été publié plusieurs fois depuis 1588, date de la première impression. Les rééditions sont publiées le plus souvent par Pierre Rigaud à Lyon. Cette édition est justifiée d'après l'avis des libraires aux lecteurs par le succès rencontré et par l'existence d'autres éditions (ou contrefaçons ?) supposées corrigées par l'auteur et comportant un titre « specieux ».

aux hommes de savoir que sont les médecins. Elle justifie la première rédaction en vernaculaire et l'argument est repris dans la traduction latine (éd. de 1639) publiée à Londres et que l'on doit au savant travail du médecin anglais Philemon Holland (1552-1637)<sup>4</sup>, quoique avec un peu plus de légèreté. L'éditeur remarque tout d'abord que tous les apothicaires en France reconnaissent Bauderon comme un guide, avant même qu'un arrêt n'impose de suivre ses compositions<sup>5</sup> : « Je peux donc affirmer qu'il ne se trouve aucun apothicaire parmi eux qui ne le suive comme un maître »<sup>6</sup> ; il affirme qu'il est regrettable que l'expression française du texte le rende inaccessible aux autres nations : « Bien que ce livre soit utile entre tous pour les apothicaires, il faut regretter qu'il n'ait pas été traduit en d'autres langues afin que tous puissent en retirer des profits abondants »<sup>7</sup>.

Ces phrases, qui préparent la justification de la traduction latine, n'émanent pas du traducteur mais de l'auteur de la préface, Alexander Reid<sup>8</sup>. Celui-ci, lui-même médecin, se félicite alors que, même vieillissant, Philemon Holland ait eu le temps de se consacrer à cette traduction. Il rapproche alors la traduction vers le latin de Philemon Holland des autres travaux philologiques menés par le médecin et conclut sur la fidélité de l'ensemble au contenu des textes et au style

4. Philemon Holland, formé à Cambridge, devient médecin en 1597. Outre sa proverbiale hospitalité, il est connu pour ses traductions d'auteurs classiques latins, parmi lesquels Pliny l'Ancien, Suétone ou Tite Live, ou d'auteurs grecs comme Plutarque. Il traduit aussi des textes médiévaux comme le *Regimen sanitatis Salerni*. Sur ce personnage, on consultera « Holland, Philemon », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004. Doi : 10.1093/ref:odnb/13535 ; sur la traduction de Pliny : Jean-Paul Pittion, « Pliny in England in Renaissance : about an English translation of the *Historia Naturalis* by Philemon Holland », dans *Archives internationales d'histoire des sciences*, t. 61, 2011, p. 185-196. Plus généralement, sur l'activité de traducteur de Philemon Holland : M. S. Broughall, « Philemon Holland, translator and schoolmaster », dans *Greece & Rome*, t. 2/5, février 1933, p. 89-96.

5. Cet arrêt date de 1686. Voir Maurice Bouvet, qui cite l'étude de Prevet, *Statuts et règlements des apothicaires*, p. 2450. Maurice Bouvet et Jean Volckringer, « Les éditions de la *Pharmacopée* de Bauderon (un extraordinaire succès de librairie) », dans *Revue d'histoire de la pharmacie*, 47<sup>e</sup> année, n° 161, 1959, p. 108-111.

6. « Hoc vero affirmare possum, nullum esse pharmacopoeum Gallicum qui hac in parte autorem istum ut ducem non sequatur. »

7. « Quum vero liber hic pharcopoeis omnibus apprime sit utilis, dolendum eum in alias linguas non fuisse transfusum, ut omnes inde uberes fructus caperent. »

8. Alexander Reid (ca. 1570-1641) est d'abord formé à l'université d'Aberdeen, mais c'est à Oxford qu'il reçoit son bonnet de médecin en 1620. Dès 1621, il forme les chirurgiens en dispensant des cours. Sa compétence touche prioritairement l'anatomie et il est assez hostile à la pharmacopée paracelsienne. Les livres annotés de sa bibliothèque ont été étudiés par Roger French dans une étude majoritairement consacrée à William Harvey. Sur Alexander Reid : Shona Mac Lean Vane, « Reid, Alexander », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004 [www.oxforddnb.com/view/article/23323] ; Roger French, *William Harvey's Natural Philosophy*, Cambridge, 1994 ; « Harvey and Alexander Reid », dans *The British Medical Journal*, t. 2, n° 2286 (Oct. 22, 1904), p. 1103.

des auteurs. Si l'on élargit le propos, pour peu que la traduction vers le latin fasse l'objet d'une indication dans les paratextes qui l'entourent, c'est bien entendu dans les avis – et le plus souvent dans les « avis au lecteur » – qu'on trouve les indications nécessaires à l'étude des rapports entre les deux versions du texte. L'exemple de la pharmacopée de Brice Bauderon met particulièrement bien en évidence les deux raisons principales qui conduisent à traduire en latin un texte aussi technique qu'une pharmacopée : la prise en considération d'un public potentiel mal frotté de latin et la validité reconnue du texte dans le domaine thérapeutique. Si l'on avance un peu dans le temps, le traité sur le quinquina de François Monginot<sup>9</sup> et la traduction qu'en donne Francesco Maria Nigrisoli<sup>10</sup> dans un recueil qui fait le point sur les textes concernant le quinquina<sup>11</sup> offrent un autre exemple. La traduction rassemble au même endroit des textes qui renvoient tous aux pratiques associées à l'usage du quinquina dans le traitement des fièvres. *L'argumentum* qui précède la traduction latine dans le recueil de Nigrisoli reconnaît l'antériorité de la publication française du traité de Monginot « nondum erat et publici iuris factum remedium febrifugum medici angli... Quando D. Mangino vulgavit hunc tractatum de curatione febrium per usum quinquinae gallico idiomate conscriptum cuius erat titulus *de la guerison des fleurs par le quinquina* »<sup>12</sup>. La préface à cette édition précise qu'outre l'antériorité de la publication française, c'est la différence entre les préparations de Monginot et celles de Robert Talbor (*Pyretologia or a Rational Account of the Cause and Cure of Agues with their Signs*, Londres, 1672) qui justifie la présence de ce texte dans le recueil. Du reste, les exemples ne manquent pas, dans le seul domaine de la botanique, de traductions vers le latin qui reposent sur cette double nécessité de mieux diffuser et de mettre à la portée d'un public à la fois plus large et moins savant les habiles synthèses des médecins naturalistes. Ainsi les *Singularitez* de Pierre Belon (1517-1564), qui contiennent tant d'informations relatives aux

9. François de La Salle (1569-1637), également connu sous le pseudonyme de François de Monginot, est médecin ordinaire du roi et actif dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. C'est sous ce pseudonyme qu'il publie son traité sur le quinquina.

10. Francesco Maria Nigrisoli (1648-1727) est professeur au *studio* de Ferrare. Il y enseigne la botanique, la philosophie naturelle, la logique et la médecine, puis la philosophie au décès de son père en 1691. Outre la publication de son recueil sur le quinquina, il est également connu pour des travaux d'embryologie.

11. Pour une étude d'ensemble sur le quinquina et sa diffusion, il faut renvoyer maintenant aux travaux de Samir Boumediène, et en particulier à sa thèse : *Avoir et savoir. L'appropriation des plantes médicinales de l'Amérique espagnole par les Européens (1570-1750)*, soutenue à Nancy le 7 octobre 2013.

12. François de La Salle, *Tractatus de febrium curatione per usum Quinquinae Domini Monginot medici parisiensis*, dans *Febris Chinae expugnata seu Illustrium aliquot Virorum opuscula quae vera tradunt methodum febres chinae curandi. Collegit, argumenta, notas observationes addidit Francisco Maria Nigrisoli medicus ferrariensis*, Ferrare, 1700, p. 78.

plantes et qui ont fait l'objet d'une traduction vers le latin par les soins d'un maître en la matière : Charles de L'Écluse (1526-1609). Là encore, la préface adressée au Landgrave de Hesse-Cassel, Guillaume IV (1532-1592), précise les conditions de rédaction de la traduction. Clusius y explique que Pierre Belon a publié à la fois en français (le traité sur les poissons, celui sur les oiseaux) et en latin directement avant d'être assassiné par des voleurs, non sans dommage pour la république des lettres, ajoute-t-il (*non sine magno litterariae reipublicae dispendio*). Il justifie très rapidement l'utilité de sa traduction pour ceux qui ignoreraient la langue française et ajoute une petite note très rapide sur la nature de l'intérêt que l'on peut trouver à la lecture de cet ouvrage : un exposé non seulement des us et coutumes des indigènes des pays traversés par Belon lors de son voyage mais aussi (surtout ?) les noms des nombreuses plantes exotiques qui y naissent et l'histoire des animaux variés qui y vivent<sup>13</sup>.

D'autres cas illustrent encore ce sens singulier de la traduction au xvii<sup>e</sup> siècle, quand bien même les projets éditoriaux connaissent quelques variations. *L'Istoria Botanica* (Bologne-Longhi, 1675) de Giacomo Zanoni (1615-1682) fut d'abord publiée en italien avant de faire l'objet d'une traduction vers le latin<sup>14</sup>. La préface de l'éditeur explique longuement comment on est arrivé à un projet dont la réalisation s'est étendue sur plus d'une vingtaine d'années. Zanoni était l'auteur de travaux botaniques dont la qualité était reconnue jusqu'à Venise et qu'il avait publiés en italien. Botaniste attaché au jardin de Bologne, c'est sous la protection de cette université qu'il avait conçu une synthèse en rapport direct avec ses fonctions : la préface de l'édition italienne se borne donc à rendre hommage à ses protecteurs. La version latine comporte un appareil de pièces liminaires beaucoup plus développé. On y trouve successivement une dédicace au pape Benoît XIV, originaire de Bologne et grand protecteur des lettres et des sciences, puis une vie de Zanoni, due à la plume de Gaetano Monti<sup>15</sup>, un ensemble de témoignages sur la vie de Zanoni émanant des meilleures plumes naturalistes de Bologne et enfin une préface de huit pages précisant les conditions ayant décidé de la traduction latine. On y lit que William Sherard<sup>16</sup>, de passage à Bologne au retour d'un

13. Cette préface au Landgrave de Hesse apparaît dès l'édition latine de 1589, sign. \*2r-v : « *Itinearium superiore anno in manus sumsi, atque Latinum reddidi, sic apud me statuens, illius lectionem inutilem haud futuram his qui gallicam linguam ignorant, ob miram rerum ab auctore.* »

14. Jacopo Zanoni est né à Montecchio, dans le diocèse de Parme. C'est à Bologne qu'il se forme dans le domaine des simples et de la botanique. L'essentiel de sa biographie a été rassemblé par Giovanni Fantuzzi dans les *Notizie degli scrittori bolognesi*, Bologne, 1790.

15. Gaetano Monti (1733-1797) était professeur de philosophie et de médecine à Bologne. On lui doit des travaux sur les coraux, auxquels il reconnaît un statut dans le règne animal.

16. William Sherard (1659-1728), botaniste anglais formé à Oxford, est un élève de Jacob Bobart, puis de Tournefort. Son voyage en Orient le conduit à Smyrne, où il occupe des fonctions de consul. Sur ce personnage, voir : D. E. Allen, « Sherard, William (1659-1728) », dans *Oxford*

voyage en Orient, était tombé sur les archives de Zanoni et avait plaidé pour une traduction latine de l'*Istoria Botanica* arguant du fait que l'auteur lui-même, dans une lettre conservée, avait souhaité donner plus de diffusion à ses travaux. La mort de l'auteur et le départ de son fils ont retardé un projet, finalement repris par les neveux du naturaliste.

L'*Istoria Botanica* de Zanoni fut publiée en 1675, mais c'est seulement en 1742, soit plus de soixante ans plus tard, que le projet de traduction latine trouva son aboutissement non à Londres ou en Hollande, comme Sherard l'avait suggéré, mais à Bologne même, où le projet avait débuté. Dans ce cas également, c'est la conjonction de la pertinence scientifique et technique du texte et de la volonté de lui réserver une meilleure diffusion qui est à l'origine du projet de traduction. Le choix de la traduction latine repose explicitement sur la volonté de permettre à ceux qui ne savent pas l'italien d'avoir accès à un savoir indispensable<sup>17</sup>. Le choix de la langue vernaculaire était pour sa part tributaire du statut professionnel de Zanoni, intendant du jardin botanique de Bologne et botaniste (*semplicista*). L'*Istoria Botanica* est directement en rapport avec les responsabilités de l'auteur à Bologne et, pour être rédigé en italien, l'ouvrage ne démerite pas sur la question des références aux auteurs anciens et de la prise en considération des données botaniques héritées de Pline, Théophraste ou Dioscoride.

À la limite de la période pré-linnéenne, le grand botaniste Sébastien Vaillant (1669-1722) publia en 1718 un discours dont l'importance historique est majeure : le discours *Sur la structure des fleurs*. Il s'agissait, quelques années avant Linné, de dresser une anatomie des plantes et d'en faire le fondement d'un système de classification. Ce discours commence par l'affirmation de la fonction sexuelle des diverses parties de la fleur et dresse un premier classement des végétaux selon qu'ils disposent ou non de fleurs et de pétales. Sans entrer dans les détails, la classification de Sébastien Vaillant ne repose pas, contrairement à celle de Linné, sur la prise en compte du nombre d'étamines, mais sur une vision plus globale des organes de fructification. On sait toute l'estime que le père de la botanique moderne portait d'ailleurs à son prédécesseur, auquel il reconnaissait le mérite d'avoir correctement observé les végétaux.

*Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004 ; online edn, Sept. 2013 [www.oxforddnb.com/view/article/25355, accessed 19 Sept. 2016]. doi:10.1093/ref:odnb/25355, où l'on trouvera une bibliographie plus complète.

17. *Jacobi Zanonii rariorum stirpium historia ex parte olim edita. Nunc centum plus tabulis ex commentariis auctoris ab eiusdem nepotibus ampliata. Opus uniuersum digessit, latine reddidit, suppleuitque Cajetanus Montius...*, Bologne, Lelio a Vulpe, 1742, sign. d1 : « Quum autem liber hac ratione scriptus a primo, quem Auctor ediderat, nimium distare, ac ferme non eiusdem operis pars esse videretur tabulas quoque veteris Historiae, eadem ratione explicatas ceteris edungi placuit, ac uniuersum Opus latine scribere, ut Exteris etiam italice nescientibus commune esse posset. »

Ce traité résulte des cours donnés par Vaillant au Jardin des Plantes de Paris et des notes prises par ses étudiants. Tout naturellement, la préface publiée par l'éditeur de la version latine du texte en 1727 s'adresse donc aux étudiants pour expliquer comment le livre lui est arrivé entre les mains et pour quelles raisons il a jugé utile de lui assurer une diffusion en latin. Cette très brève introduction associe deux idées, dont l'une au moins est remarquable du point de vue éditorial et peut sembler sympathique dans un temps où l'on publie quelquefois beaucoup trop vite. Peter Van der Aa (1659-1733) explique qu'au moment de demander à l'auteur lui-même de proposer une traduction, il se trouve confronté au risque de son refus, car Sébastien Vaillant ne diffuse pas très libéralement son propre travail : « J'avais bien compris que cet homme très célèbre n'était pas si prompt à diffuser ses œuvres publiquement au point qu'il s'y opposerait peut-être si on le lui demandait »<sup>18</sup>.

On peut contester l'opération qui consiste à diffuser une œuvre par la traduction malgré l'opposition réelle ou seulement probable de l'auteur. La phrase suivante évoque la traduction comme une sorte de texte virtuellement autre, dont l'un des mérites est de ne pas provoquer le déplaisir en rendant en quelque sorte « extérieure » la responsabilité du livre<sup>19</sup>. Il va de soi qu'il y a dans cette préface quelque chose comme un effet de coquetterie précieuse, mais on retiendra l'idée que l'utilité du texte, en particulier pour les étudiants, justifiait ce qui relève malgré tout d'une certaine violence textuelle ou morale.

L'usage d'une langue plutôt que d'une autre répond parfois à des projets éditoriaux encore plus simples, et c'est à ce moment l'écart entre les lieux de publication qui suffit très banalement à expliquer le recours au latin, en seconde position. Ainsi Nehemiah Grew (1641-1712) est-il l'auteur d'un traité sur l'anatomie des plantes, publié pour la première fois en anglais en 1671, plusieurs fois réédité et finalement traduit dans les *Miscellanea Curiosa* en 1678. James Logan (1674-1751), connu autant pour son statut d'homme politique et de maire de Philadelphie que pour ses activités scientifiques, écrit un traité sur la génération des plantes, d'abord en anglais en 1739, puis en latin en 1747. Dans ces exemples, comme dans la préface en français, apparaît cette idée que la langue française (pour Vaillant) suffit pour exprimer avec précision les idées que le naturaliste va développer sur la question de l'anatomie des fleurs et leur

18. Sébastien Vaillant, *Sermo de structura florum, horum differentia, usuque, partium eos constituentium, habitus in ipsis auspiciis demonstrationis publicae stirpium in horto regio parisino X Junii 1717*, Leyde, Peter Van der Aa, 1718 : « Sed intellexeram virum celeberrimum haud ita facilem in emittenda sua in publicum, ideoque si rogaretur forte intercessurum. Ergo ne sic quidem, ut apparent aliena evulgatae cura, displicituras vobis crediderim ! » Le passage se trouve dans la lettre-préface de l'éditeur néerlandais.

19. S. Vaillant, *Sermo de structura florum...*, p. 1 : « Ergo ne sic quidem, ut apparent aliena euulgatae cura, displicituras vobis crediderim. »

rôle dans la reproduction sexuée des plantes. Cette observation est extensible aux autres langues vernaculaires, dont la pertinence pour l'expression des idées scientifiques n'est plus en débat à cette époque. Dès lors, il faut, pour expliquer la permanence des traductions vers le latin, d'autres explications que celles qui étaient pertinentes au moment de la Renaissance.

Les exemples de Giacomo Zanoni et de Sébastien Vaillant, en mettant plus nettement encore l'accent sur l'intérêt scientifique du texte, conduisent à s'interroger sur ce qui, dans les traductions botaniques, relève d'une rhétorique générale et ce qui est plus spécifique de l'aimable science des plantes. En ce qui concerne la traduction vers le latin d'un discours de Nehemiah Grew sur l'anatomie des plantes, l'explication est sans doute simplement liée au support de la réédition. En effet, les *Éphémérides des Curieux de la nature*, connues sous le nom de *Miscellanea Curiosa*, ne publient que des articles en latin, là où les *Philosophical Transactions* veulent de l'anglais et les *Mémoires de l'Académie des sciences* du français. La traduction s'imposait donc et elle ne fait l'objet d'aucune note complémentaire. Le traité de Grew fut ensuite republié en anglais, puis retraduit de l'anglais vers le français en 1675. La réédition française fit elle-même l'objet d'une réédition à trois reprises en 1679, 1685 et 1695. Il faut donc conclure que, si le phénomène perdure jusqu'à la publication des travaux de Linné, c'est dans des contextes épistémologiques différents où les rapports de la langue et du savoir s'organisent. C'est donc à la spécificité du champ botanique qu'il convient de s'intéresser.

La science des plantes entretient avec la linguistique des rapports compliqués, dont le nœud central est le problème de la nomenclature, celui de la connaissance du nom des plantes et, le plus souvent, de la re-connaissance des plantes mentionnées dans les traités de l'Antiquité<sup>20</sup>. Centrale dans les grands herbiers de la Renaissance, mentionnée par les meilleurs naturalistes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, elle apparaît jusque dans les traités les plus pratiques et les plus modestes. Voici ce qu'en dit Nicolas Mesnil, auteur en 1560 d'un traité de jardinage sur l'art de la greffe, lorsqu'il évoque à la fois sa méthode et l'usage de la langue française<sup>21</sup> :

20. Sur ces questions, on consultera les travaux de Philippe Selosse et en particulier : « Traduire la nomenclature botanique néo-latine de la Renaissance : la linguistique au secours de l'histoire des sciences », dans *Traduire la science. Hier et aujourd'hui* (Actes de la journée d'études éponyme, Universités Bordeaux 1 et 3, 30 mai 2006), éd. Pascal Duris, Pessac, p. 25-43 et « Prinzipien der botanischen Nomenklatur in der Renaissance », dans *The Translation of Domain Specific Languages and Multilingual Terminology Management*, éd. Rita Temmerman et Uus Knops, Anvers, 2004, p. 133-152 (Linguistica Antwerpiensia, New Series, 3).

21. *Quatre traictez utiles et delectables de l'agriculture ; le premier, traicte de la manière de planter, arracher, laborer, semer et emonder les arbres sauvages, bois hault et bois taillis.*

Le second de la manière d'enter, planter, et nourrir arbres et jardins, par Gorgole de Corne Florentin.

J'entreprends de traicter de la forme de les planter, arracher, laborer, et mettre en telle culture qu'ilz puissent, et en peu de temps, venir en bel accroissement, plaisir et prouffit ; non pas qu'un autre ne l'eust beaucoup mieulx fait et dict : ou qu'en lisant les livres, on ne trouve cest art beaucoup mieulx et plus amplement couché ; Maix ay ce fait pour les oster de peine, et mettre hors du labeur de retourner tant de feuilletz des autheurs qui en ont traicté diversement, et en divers lieux : tellement qu'il est fort malaisé et pénible d'entendre cest article, si n'est en voyant la plus part des livres ; parquoy vous prendrez cedit petit cayer en gré : et comme un fragment fait à la requeste de mesdictz amis requerans. Et lequel j'eusse plus volontiers fait latin, que vulgaire, suyvant les anciens autheurs latins, dont volontiers eusse usé des termes qui sont plus propres et entendibles à gens sçavans, qu'ilz ne sont en la langue commune : n'estoit qu'il fault que telz plantages et ouvrages se facent ordinairement par gens rustiques, qui sont en ces pais mais mal experts en lettres latines.

Si l'on sort du domaine strictement français, le grand agronome espagnol Alonso de Herrera (1470-1539) ne dit pas autre chose dans son *Libro de agricultura* :

Con todo esso no quiero que entienda ninguno que digo ser yo el primer inventor de esta arte de Agricultura, que con razon podemos dezir ser nuestra madre, pues della se mantuvieron los que vinieren hasta la fin del mundo. Y de ella en Griego, y en latin, y otros lenguajes, y veo muy singulares libros escriptos, mas puedo dezir con verdad, ser yo el primero que aya procurado poner en nuestro castellano las reglas, y arte dello, aunque yo diga muy poco en respecto de lo que queda por dezir.

Le passage d'une langue à l'autre, et singulièrement celui de la langue vernaculaire au latin, pose donc un double problème de transposition des nomenclatures dans le temps et dans l'espace. Donnée exclusivement en latin, la nomenclature végétale s'écarte de ses sources grecques au risque d'y perdre ses fondements et court le danger de n'être pas reconnue par ceux des naturalistes qui ne sont pas médecins. Donnée strictement en vernaculaire, elle pose le problème d'une diffusion trop locale, incapable de rendre compte de la permanence du végétal dans l'espace. En un temps où la botanique se fonde à la fois sur la réception des classiques et la découverte de mondes nouveaux, cette situation est particulièrement complexe et c'est elle qui oblige à poser la question de la pluralité des langues dans un contexte nécessairement instable. Brice Bauderon, déjà sensible au problème sociologique de l'ignorance du latin par les apothicaires, explique aussi comment il entend traiter la question des nomenclatures :

Le tiers de la manière de semer et raire epinieres de sauvageaux, enter de totues sortes d'arbres et faire vergers, par F. Dany religieux de l'abbaye Saint vincent près du mans.

Le quart de l'art d'enter planter, et cultiver jardins par nicolas du Mesnil, Paris, Gilles Corrozet, 1560.

Et à fin que tu ne trouvez estrange, qu'escrivant en François, j'aye retenu en la description des antidotes, les noms soyent grecs, arabes ou latins, et selon que les medicamens vulgairement sont nommés en leurs boutiques : c'est que les plantes et leurs parties, par tout ne se nomment de mesme : ains autant diversement qu'il y a de Provinces (à fin que je ne die de ville) en ce Royaume de France, et par ainsi ce que ceux de ce climant entendoient seroit incogneu aux autres, et par consequent seroit rendre la chose plus obscure et difficile.

Pour être courante, cette pratique n'est cependant pas obligatoire et le pharmacien Francesco Calzolari (1522-1609) relate, dans *Il Viaggio di Monte Baldo*, ses observations faites au cours d'une expédition botanique dans les environs du Monte Baldo, cette zone proche du lac de Garde et, aujourd'hui encore, renommée pour sa biodiversité. La version italienne est publiée en 1566 ; la version latine date de 1571. À elles deux, elles mettent en évidence un autre traitement possible de la nomenclature botanique qui passe par une traduction complète des noms, rapportés aux herbiers imprimés contemporains dans la version latine. La référence fréquente à Matthiolo signale aussi que, si la version italienne est dédiée à un médecin de Bologne, la version latine est offerte à Pierandrea Mattioli dans une lettre-préface, à laquelle le naturaliste siennois a répondu. La réponse à cette réponse figure à son tour dans l'édition latine du voyage sur le Monte Baldo.

La variété des désignations locales des noms de plantes introduit, dans un état de la nomenclature qui n'est encore que très faiblement codifié, un élégant désordre et une incertitude nonchalante un peu inquiétants l'un et l'autre quand il s'agit de prescrire un remède à un malade. Hors du champ des traductions de vernaculaire en latin, l'incertitude qui pèse sur la détermination précise d'un végétal est à l'origine de très nombreuses discussions et de quelques controverses dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle ; l'idée à retenir, c'est que les anciens n'ont pas toujours été suffisamment précis dans la description des plantes, qu'ils ont quelquefois confondu les noms et que les copistes médiévaux, dont l'incurie est proverbiale, ont fait des traditions textuelles des énigmes souvent inextricables. Ces controverses sont suffisamment nombreuses pour les rappeler seulement de façon allusive : Melchior Wieland (ca. 1520-1589) discute âprement avec Conrad Gesner (1519-1565) sur *bulbocastanum/balanocastanum* et Niccolò Leonicino (1428-1524) échange avec Politien (1454-1494) sur la question des plantes de l'*Historia Naturalis* de Pline ou sur celles qui proviennent du fonds culturel arabe dans le *De Plinii et aliorum in medicina erroribus* (Ferrare, Lorenzo Rossi et Andrea Grassi, 18 décembre 1492 ; HC 10021).

À côté de ces controverses bien connues qui engagent les ténors de la botanique de la Renaissance, de nombreuses autres touchent des points plus précis et des acteurs moins célèbres. L'une d'entre elles concerne précisément une traduction

du vernaculaire en latin. Le point de départ de la discussion, c'est la recette établie autrefois par Mésué pour la préparation de l'*alkermès* à partir d'une résine apparaissant sur le chêne kermès sous l'action d'un acarien qui parasite l'arbre. Mise en œuvre pendant toute la période médiévale sans changement notable – c'est Laurent Catelan<sup>22</sup> qui le dit et cela demanderait une vérification soigneuse –, la recette de Mésué a fait l'objet d'une modification assez importante, sous la responsabilité de Jean Falcon<sup>23</sup>, professeur de médecine à l'université de Montpellier, avec l'approbation de Guillaume Rondelet et de tous ses successeurs. Il fallut cependant un autre médecin d'Aix-en-Provence, Jacques Fontaine<sup>24</sup>, pour contester la réforme de l'*alkermès* et publier en 1599 une série de discours remettant absolument en question une modification largement entérinée par l'université. Le discours de Laurent Catelan est une réponse aux objections de Jacques Fontaine et il faut entrer dans le détail du débat.

Outre les deux principaux intéressés, le débat engage d'autres médecins et d'autres apothicaires parmi les meilleurs de leur temps. Jacques Pons, médecin de Lyon, écrit à Jacques Fontaine en tentant de démontrer qu'il est malséant « à luy seul de détracter d'une tant honorable troupe de Medecins, que non seulement les François honorent et respectent mais qui sont admirés par toutes les compagnies des gens de lettres de l'Europe ». Un autre apothicaire d'Avignon, dans lequel Laurent Catelan prétend voir la plume de Jacques Fontaine lui-même, prend la plume pour défendre les arguments de... Jacques Fontaine. Il reste alors à Laurent Catelan à défendre la position de Montpellier devant la faculté de médecine de la ville, mais selon des modalités rhétoriques assez inattendues. La pertinence thérapeutique de l'*alkermès* est défendue par un sizain, sur les qualités littéraires duquel on pourrait discuter :

Victimes d'Acheron, nostre legion d'ombres.  
Esprits, qui (larmoyans sur les rivages sombres)

22. Laurent Catelan (ca. 1568-1647) est un apothicaire de Montpellier. Il publie ses œuvres en français.

23. Jean Falcon (ca. 1498-1541) est né en Catalogne, mais c'est à Montpellier qu'il enseigne la médecine et devient doyen de la faculté en 1529. On lui doit des gloses sur le *Guidon* de Guy de Chauliac et des notes sur la *Practica* d'Antoine Guainier. Sur ce personnage assez peu connu, on consultera Juan Paulis Pagés et Fernando Zubiri Vidal, « Ensayo biográfico del médico aragonés Juan Falcó », dans *Archivo de Estudios Médicos Aragoneses*, t. 10-11, 1962, p. 7-33 ; Gregory Tsoucalas, Marianna Karamanou, Maria Piagkou, Panagiotis Skandalakis et George Androutsos, « Jean Falcon (1491-1541), a great surgeon and anatomist of the 16th century », dans *Italian Journal of Anatomy and Embryology*, t. 118, n° 2, 2013, p. 172-176.

24. Jacques Fontaine († 1621) est le médecin du roi Louis XIII. Il est l'auteur d'un gros traité de médecine qui s'inscrit dans la tradition hippocratique et galénique. Il apparaît encore dans la correspondance de Guy Patin à propos des traités de démonomanie. Voir *Correspondance française de Guy Patin*, éd. Loïc Capron, Paris, Bibliothèque interuniversitaire de santé, 2015 : lettre de Guy Patin à Charles Spon, le 16 novembre 1643. Adresse permanente : [www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pg&clct=0097](http://www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pg&clct=0097).

Attendez le retour du severe Nocher ;  
 Apprenez à ses lieux, pyrate de vos vies,  
 Qu'un Alkermes pourra desormais reboucher  
 L'inevitable traict qui vous les a ravies.

Suit alors un catalogue des sources alléguées dans le traité de Laurent Catelan, où l'on retrouve la plus grande partie des autorités médicales de son temps : Bauderon, Cardan, Brasavola, Avicenne, Jacques Pons, Laurent Joubert, Monardès ou Zwinger – manière, sans doute de souligner le soutien de ces grands médecins ou, si l'on préfère, « d'ouvrir le parapluie » pour se protéger des critiques. Laurent Catelan, en vertu des critères sociologiques déjà mentionnés plus haut, doit ensuite se défendre contre une accusation d'illégitimité du discours du fait de son statut d'apothicaire, bien inférieur en savoir à celui de Jacques Fontaine, qui est médecin. Il le fait avec une citation de Pline l'Ancien, qui aboutit à une vision du discours médical dont je ne crois pas qu'elle puisse être exprimée avec davantage d'énergie :

Pline<sup>25</sup> disoit qu'entre tous les animaux du monde, les cinges aiment plus affectueusement leur fruit. Mais non, Messieurs, mon intention n'est pas semblable. Je confesse franchement qu'en toutes ces recherches et discours il n'y aura rien du mien que la disposition.

Pour faire bonne mesure, il exprime en latin la même idée, mais avec une autre métaphore : *Architectus ego sum, sed materiam varie unique conduxì, lamide et ligna ab aliis accipio*<sup>26</sup> ; cette deuxième citation provient de Juste Lipse. Si l'on comprend bien le discours de Catelan, ce n'est pas que sa légitimité soit contestable. Elle ne l'est pas, non que Catelan soit légitime mais, puisque son discours est un collage des avis d'autorités incontestées, il échappe à toute dépréciation de légitimité qui dépendrait de l'auteur de la compilation.

Le traité de Laurent Catelan a fait l'objet d'une traduction vers le latin qu'on doit à la plume de Johan Stephen Strobelberger (1592-1630), formé à Montpellier, mais qui officie comme médecin à Prague et publie en 1620 à Iéna. La page de titre de ce traité intitulé *De cocco baphica* signale que le traité de Laurent Catelan est intégré (*insertus*) dans l'ouvrage, qu'il a été traduit du français (*Nunc*

25. *Historia Naturalis*, VIII, 80 : « Les guenons ont une affection toute particulière pour leurs petits ; celles qui mettent bas dans l'état de domesticité les portent dans leurs bras, les montrent à tout le monde, se plaisent à ce qu'on les caresse, et semblent comprendre qu'on les félicite : aussi leur arrive-t-il fort souvent de les étouffer à force de les embrasser. »

26. Juste Lipse, *Ad librum Politicorum notae*, Anvers, ex officina Plantiniana, 1623, p. 7. Cette citation, maintes fois empruntée à Lipse, a été aussi beaucoup commentée. Par exemple, mais sans exhaustivité : Karl A. E. Enenkel, *The Reception of Erasmus in the Early Modern Period*, Leyde, 2013, p. 187, n. 12 (Intersections, *Interdisciplinary Studies in Early Modern Culture*, 30) ; Jean Lafond, *Lire, vivre où mènent les mots*, Paris, 1999, p. 71.

*primum in latinum sermonem e gallico breuiter conuersus*)<sup>27</sup>. Le traité de Strobelberger est intégralement consacré à la préparation de l'*alkermès*. Les propriétés sont mentionnées dans l'introduction et la recette de la préparation figure nettement en tête du document. Strobelberger ne dit pas pour quelle raison il insère dans son propre discours le traité de Catelan. Il reprend dans la préface du *De cocco baphica* les indications relatives à la biographie de Mésué, qu'il pouvait trouver sans difficulté dans le traité de Catelan. Puis il insère quelques chapitres plus nettement botaniques, où l'on trouve une description de ce qu'on nomme *coccus*, avec toutes les références nécessaires :

Cap. 1 : in quo Ilex cui Coccus adnasci solet describitur [porte sur les noms et les « espèces » de *coccus*. Strobelberger cite alors Matthiolo, Pline, Théophraste, Charles de L'Écluse, Mathias de Lobel]

Cap. 2 : De cocci generatione

Cap. 3 : De variis cocci nominibus

Cap. 4 : De cocci collectione

Cap. 5 : De cocci aestimatione et precio

Cap. 6 : De electione cocci

Cap. 7 : In quo dubia quaedam explicantur [l'objectif de ce chapitre est de montrer que le *kermès* des arabes est la même chose que le *cocum* de Dioscoride, ce qu'on appelle aujourd'hui la graine d'écarlate]

Cap. 8 : De vermiculis qui in cocco generantur

Cap. 9 : De viribus cocci medicatis

Cap. 10 : In quo explicatur quod nam granum Cocci in usum medicum dignissime recipi debeat.

Les ajouts de Strobelberger précèdent la traduction de Catelan et contribuent à restituer à l'ensemble la forme ordinaire de l'herbier médical en donnant au fil des chapitres les informations nécessaires pour cadrer la description classique d'une plante médicinale. Après le chapitre 10 commence l'insertion de la publication de Catelan : la *transitio* reprend très exactement la traduction de la pièce liminaire de l'édition française. En revanche, la recette elle-même ne figurait pas dans le traité de Catelan, alors qu'elle est donnée par Strobelberger.

Comme on le voit, le passage au latin s'accompagne de modifications formelles importantes, au point qu'il n'est pas interdit de voir dans la publication latine autant une traduction qu'un commentaire, voire une réappropriation du texte originel ou un nouvel opus. Ce cas n'est pas unique ; les exemples sont même assez fréquents. Les modifications apportées touchent à la fois la disposition du texte et celle du paratexte. Dans la plupart des cas étudiés, la traduction latine vient en

27. *Joan-Stephani Strobelbergeri e Monte Pessulano medici tractatus nouus in quo de Cocco Baphica et quae inde paratur confectionis Alchermes recto usu disseritur. Cui insertus est Laurentii Catelani genuinus eiusdem confectionis aparandae modus : nunc primum in latinum sermonem e gallico breuiter conuersus*, Léna, Johann Beithmann, 1620.

plus et à la place de la version vernaculaire qui a été publiée. Chacune des deux versions, en latin et en vernaculaire, peut ensuite connaître des développements propres incluant la traduction vers d'autres langues ou la réédition à l'identique d'une version du texte. L'œuvre de Levinius Lemnius est un cas limite, mais l'existence de traditions libraires séparées est bien attestée. Il existe cependant des variantes assez intéressantes, car peu nombreuses, de disposition simultanée de la version latine et de son original vernaculaire, mais très tardivement. Ainsi, le discours sur la structure des fleurs de Sébastien Vaillant associe étroitement les deux langues avec d'un côté une relative fidélité au texte et de l'autre la possibilité d'un contrôle simultané. À coup sûr, il faut lire cette disposition comme une réponse apportée par l'imprimeur aux réticences de l'auteur devant des traductions émanant de plumes étrangères ou non autorisées.

Plus fréquemment, ce qui caractérise de façon évidente les traductions vers le latin pour les livres de plantes, c'est l'omniprésence de l'augmentation et de la modification des textes eux-mêmes. Ainsi, les différences de traitement entre les éditions vernaculaires du commentaire de Dioscoride par Pierandrea Mattioli et les éditions latines sont patentes et Mattioli réserve manifestement les variantes textuelles ressortissant à la philologie pour les éditions latines (savantes ?) de son commentaire. L'examen d'autres cas, même mineurs, même moins connus, conduit à des conclusions similaires. La traduction de Laurent Catelan illustre aussi l'une des possibilités de l'augmentation constatée lors de la traduction vers le latin. Pour Giacomo Zanoni, les éditeurs de cette publication posthume justifient amplement les augmentations dans leur très longue introduction : on ajoute des tables, des images, des commentaires, comme si le projet de traduction latine avait pour corollaire indispensable une révision de la pertinence du texte que, à cette occasion, on souhaite mettre en lumière d'une façon plus nette.

La liberté reconnue au traducteur atteint toutefois un niveau inégalé chez l'un des plus importants traducteurs de la Renaissance : Charles de L'Écluse. J'ai pu montrer ailleurs comment le travail de Charles de L'Écluse s'inscrit dans un programme global de transmission des œuvres scientifiques de ses contemporains<sup>28</sup>. Je me borne ici à signaler qu'outre Pierre Belon et Garcia d'Orta,

28. Ce naturaliste a récemment attiré l'attention des historiens et donné lieu à plusieurs publications importantes. Citons, sans exhaustivité, les deux ouvrages dirigés par Florike Egmond : *Carolus Clusius. Towards a Cultural History of a Renaissance Naturalist*, éd. Florike Egmond, Paul Hoftijzer et Robert Visser, Amsterdam, 2008 et *The World of Carolus Clusius. Natural History in the Making, 1550-1610*, Londres, 2010. Sur l'art de la traduction chez Charles de L'Écluse : Philippe Selsosse, « The role of Clusius (1526-1609) as translator in the emergence of a taxonomic terminology in botany », dans *Translation in the Early Modern Low Countries (Actes de l'atelier Go-Betweens, Translations, and the Circulation of Knowledge in the Early Modern Low Countries)*, 13-14 novembre 2009, University of London, Wellcome Trust Centre for the History of Medicine), éd. Harold Cook et Sven Dupré, Berlin/Zurich/Vienne, 2012, p. 349-368 et Marie-Élisabeth

traduits vers le latin, Clusius traduisit aussi vers le latin Nicolas Monardès et vers le français l'herbier du médecin de Malines Rembert Dodoens (1517-1585). Pour lui, l'intérêt est toujours d'extraire l'information scientifique des œuvres de ses contemporains et, à l'inverse d'autres programmes éditoriaux qui ont pour conséquence première d'augmenter l'œuvre traduite, c'est quelquefois à une réduction du volume global que l'on assiste. Pourtant, Clusius ne s'interdit pas d'ajouter aux textes qu'il traduit, mais c'est dans une traduction vers le français – celle de Rembert Dodoens – qu'il s'explique le plus clairement sur ce point, dans la pièce liminaire d'un opuscule sur les gommés et les liqueurs, associé à l'édition de la traduction de Dodoens :

J'ay prins ceste hardiesse de recueillir les descriptions de quelques Liqueurs et Racines aromatiques qui estoient semées çà et là par l'Herbier Aleman, et les traduire en langue François, en y adjoustant les descriptions de quelques autres Liqueurs et Fruicts, et Bois aromatiques qui n'y estoient contenues, lesquelles ay tiré hors des Auteurs anciens, et ramassé comme un corps, sans le sceu toutesfois et consentement de celuy qui a fait l'Herbier : car il les avoit retrenchées de son Livre comme superflues, l'estimant asses suffisant pour contenter tout homme de bon jugement, voire pour satisfaire au desir des plus affamés en la matiere des Simples.

C'est dans la publication des *Exotica* que l'on trouve cependant la meilleure illustration des modalités de la traduction vers le latin des ouvrages de botanique. Les *Exotica*, ici décrits à partir de l'édition de 1605 (Leyde, *ex officina Plantiniana Raphelengii*) – la dernière publiée du vivant de l'auteur –, comprennent deux parties. La première (les six premiers livres) est de la plume de Clusius, dont on a bien compris cependant qu'il assumait une méthode d'écriture incluant très largement les emprunts autorisés ou non. La seconde partie contient un ensemble de textes provenant de quatre auteurs différents : Pierre Belon, Garcia d'Orta, Nicolas Monardès et Cristobal Acosta. Voici ce qu'il faut retenir, par exemple, de la traduction de Garcia d'Orta<sup>29</sup>. La première édition des *Coloquios* de Garcia d'Orta (1501-1568) fut publiée à Goa, en Inde, en 1563. Il s'agissait d'un exposé sur les plantes de l'Inde, présentées de façon très pragmatique, dans un livre qui adopte une forme dialogique et attribue à l'examen direct des végétaux une valeur méthodologique majeure, en dépit d'une culture classique et scientifique indiscutable. Garcia d'Orta, le médecin portugais installé en Inde, ne place pas son

Boutroue, « Charles de L'Écluse et la diffusion des modernes », dans *Gens du livre et gens de lettres à la Renaissance*, éd. Christine Bénévent, Isabelle Diu et Chiara Lastraioli, Turnhout, 2014, p. 187-208 (Passeurs de textes, II).

29. Sur cette traduction de Charles de L'Écluse, on consultera l'article de Grégoire Holtz, « L'appropriation des plantes indiennes chez les naturalistes du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Le Théâtre de la Curiosité (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2008, p. 109-122 (Cahiers Saulnier).

discours scientifique sous l'autorité de Pline et de Dioscoride, mais cela ne signifie nullement qu'il ignore la littérature classique sur ce sujet. Il résulte de la forme dialoguée une fraîcheur littéraire réelle qui, loin de nuire à l'efficacité du propos botanique, le présente sous un jour aimable et léger. Au reste, ce mode d'exposition est attestée dans d'autres œuvres de la Renaissance, quand il s'agit de plantes : Prospero Alpini (1553-1617) l'utilise deux fois, dans son *De Balsamo* et dans son *De medicina Aegyptiorum* ; Baldassare Campi met en scène deux interlocuteurs pour traiter de la détermination des plantes ; Euricius Cordus (1486-1535) choisit encore une forme dialoguée pour son *Botanologicon* et Étienne de Laigue (1490 ?-1538 ?) met en scène trois personnages : un ambassadeur, un médecin et un cuisinier, dans l'*Encomium brassicarum*.

Voici maintenant résumées les raisons qui poussent à une traduction vers le latin, d'après la préface de Clusius dans l'édition de 1567 de sa traduction latine : c'est pendant son voyage en Espagne que Charles de L'Écluse a trouvé le livre de Garcia d'Orta ; il attendait des *Coloquios* des informations sur les plantes d'Orient et explique qu'il n'a pas été déçu, car il y a trouvé des plantes qui n'avaient pas été décrites par les anciens ou, si elles l'avaient été, leurs propriétés médicinales n'avaient pas été mises en évidence. Clusius décide donc de traduire le texte et aussi de le réduire en épitomé (*latinum itaque eum feci atque in epitomen contraxi*). De même, il décide de retirer du texte tout ce qui ne concerne pas directement les plantes et de donner une forme alphabétique à l'ensemble, de sorte que les médecins, les pharmaciens, les naturalistes ou les simples curieux trouvent là un outil plus commode. Il ajoute aussi ses propres commentaires qui replacent le propos de Garcia d'Orta dans le contexte de la littérature botanique de son époque. La typographie distingue la traduction abrégée des *Coloquios*, donnée en italique dans l'édition de 1567, du commentaire ou des ajouts de Clusius, donnés en caractères romains. Il faut avouer que le traitement infligé aux *Coloquios* de Garcia d'Orta est en effet assez violent, mais il met en évidence l'évolution des genres littéraires dans la littérature technique sur les plantes, autant que le projet éditorial de Clusius qui travaille explicitement pour les médecins et les botanistes.

L'idée que la forme des *Coloquios* de Garcia d'Orta ne convient pas pour l'expression du savoir botanique est aussi sensible dans la préface du traité que Cristobal Acosta (ca. 1515-1594) publia en 1578 sous le titre *Tractado de las drogas y medicinas de las Indias orientales*, après donc la première publication de la traduction de Clusius. Il approuve alors totalement le remaniement de forme imposé par le traducteur arrageois. Voici le texte espagnol :

Y así como su obra trata de diversas medicinas, y plantas, y otras cosas pertenecientes a la salud humana, así también trata de otras que son inútiles, y sin algún provecho para ella : siendole forzoso tratallas, por seguir el estilo de Dialogos : do los que hablan, suelen divertirse, y derramarse fuera de lo que

toca a su principal proposito, no se dexando de hallar a cada passo muchos errores, que aunque la buena fama, y autoridad del Autor nos persuadan no ser suyos, sino del descuydo de los impressores.

Clusius trouve le traité d'Acosta au cours d'un voyage en Angleterre et en propose une traduction vers le latin en 1582. C'est l'espagnol qui lui semblait constituer un obstacle à la bonne diffusion de cette œuvre scientifique, comme du reste, dans le cas du traité d'un autre botaniste ibérique, Nicolas Monardès<sup>30</sup> (ca. 1493-1588), du côté, cette fois, des Indes occidentales. À juste titre, José Pardo Tomas souligne qu'il s'agit pour Monardès d'une traduction en deux temps<sup>31</sup> : d'abord Monardès transmet la pharmacopée amérindienne en espagnol, puis, dans un second temps, Clusius transmet une nomenclature déjà traduite en latin. La traduction latine prend, avec le texte espagnol d'Acosta, des libertés nouvelles. Les images, dont Acosta était si fier, appellent une condamnation sans appel de Clusius : « *Icones praterea, quas ad viuum expressisse passim gloriatus, suis locis inspersionat, reieci, quoniam plane ineptae essent, et nihil minus quam legitimas stirpes referrent.* » Enfin, la méthode de commentaire de Clusius est ici clairement décrite : il ajoute, comme à son habitude, des notes sur plusieurs chapitres, surtout pour montrer les divergences et les convergences entre les auteurs qui ont traité des plantes ou pour ajouter le fruit de sa propre expérience<sup>32</sup>. L'ordre des chapitres n'est pas conservé.

La méthode de travail de Clusius se situe exactement à l'intersection du commentaire et de la traduction. Pour mieux la comprendre, il est souvent utile de recourir à d'autres documents. J'aimerais mentionner deux passages tirés d'une lettre adressée à Jacques Auguste de Thou en 1608 et qui concerne la traduction vers le latin des *Singularitez* de Pierre Belon. Voici ce qu'écrivit Clusius :

Il y a deux passages en Belon que je n'ay peu bien entendre. Le premier est au L. I V chap. XXVI au commencement, l'exemplaire français de l'ashe majeur et mineur, j'ay traduit *apum maius et minus* combien que je connoisse qu'une plante dite simplement *Apium*, si ce n'estoit qu'il vouloist entendre les plantes que les herboristes apellent *lappa maior et minor*, lesquelles croissent abondamment par tous.

30. Les efforts de Charles de L'Écluse pour la diffusion de l'œuvre de Nicolas Monardès ont été bien étudiés en Espagne. Je renvoie donc à la bibliographie suivante : M. López-Piñero et M. L. López-Terrada, *La influencia española en la introducción en Europa de las plantas americanas (1493-1623)*, Valence, 1997.

31. José Pardo Tomas, « Two glimpses of America from a distance : Carolus Clusius and Nicolás Monardes », dans *Carolus Clusius in a New Context : Cultural Histories of Renaissance Natural Science*, éd. Florike Egmond, Paul Hoftijzer et Robert Vissers, Amsterdam, 2006, p. 173-193.

32. Cristobal Acosta, *Tractado de las drogas y medicinas de las Indias orientales*, Burgos, Martín de Victoria, 1578, sign A3 : « Quibusdam insuper notis nonnulla capita illustraui, ut in hoc genere soleo, praesertim cum quid simile, vel etiam diuersum apud alios Auctores legere memini, aut ipsa experientia didici. »

Le deuxième est au mesme livre chap. XXVI aussi au commencement l'exemplaire français a de la mouronne, j'ay mis *mouronnia*, mais comme je ne scay si le mot mouronne est le nom d'une herbe particuliere ainsi appellee en son païs du Mans, je ne le puis entendre car le mouron de France est en latin ou grec *Anagallis*, ne se baille pas a manger, ni en salade ni autrement, si n'estoit qu'il appellast ainsi en son patois le cresson d'eau que Dioscoride nomme *sisymbrium caramine*, ou bien le cresson alenois dict *nasturtium*, desquels on se sert en salade et autrement.

À ces deux passages font écho nombre de notes marginales autographes portées dans les exemplaires des *Exotica* conservés au musée Plantin d'Anvers. Les notes de Clusius vont toutes dans le sens de la subordination du texte aux plantes et de la recherche de la précision dans la détermination du nom des végétaux.

Le bref exposé des travaux menés par Charles de L'Écluse tout au long de sa vie pour transmettre l'œuvre de ses contemporains appellerait sans doute de multiples compléments, et il est probable que le recours plus systématique à une correspondance, encore largement sous-utilisée – malgré de récentes numérisations à Leyde –, amènerait à préciser nombre de points de méthode pour des détails comme pour des aspects majeurs de l'œuvre. Il reste qu'il est déjà possible de trouver dans les publications systématiques de Clusius une logique et une organisation bien sensibles. L'outil principal du naturaliste reste la traduction. Seule, cependant, elle ne suffira pas et la problématique du changement de langue ne se résume plus, dans l'œuvre de Clusius, à la vieille opposition de la *translatio ad sensum vs ad verbum* qui court dans les publications des traducteurs du début de la Renaissance. Très clairement, le projet de Charles de L'Écluse vise à trouver un mot juste pour désigner un objet donné et ne répugne pas à corriger les textes d'origine s'ils contiennent des fautes ou manifestent une forme insuffisamment ferme ou adaptée. Clusius est donc un traducteur à la fois libre et très infidèle, non parce qu'il manifesterait une quelconque suffisance à l'égard de ses contemporains, mais parce que la traduction est chez lui au service d'une autre orientation majeure : la constitution d'un corpus. L'idée de corpus justifie à la fois Plutarque et Belon, et elle est la manifestation la plus nette de l'appétit encyclopédique des naturalistes de la Renaissance, même dans des champs qui ne relèvent pas directement des sciences<sup>33</sup>. Ce projet-là n'est pas un projet littéraire, et ne répond pas à une controverse rhétorique. C'est déjà un projet strictement botanique.

La traduction vers le latin des textes de botanique s'inscrit donc dans une problématique générale commune à bien d'autres genres littéraires sans omettre

33. Sur cette question et sur les rapports entre le genre du commentaire et l'encyclopédisme, voir l'article de Jean Céard, « De l'Encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance », dans *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI<sup>e</sup> siècle*, dir. Roland Schaer, Paris, 1996, p. 164-191.

des singularités propres. Le besoin d'une meilleure diffusion des travaux des naturalistes est commun à tous les champs du savoir ; la discussion sur la pertinence scientifique des propos de l'auteur, la réflexion sur l'ordonnement des informations dans le texte ou les problèmes de traduction de la nomenclature, en revanche, procèdent de particularismes du champ de la botanique.

Ce qui est certain aussi, c'est l'importance de la question du passage des langues dans l'élaboration de la pensée botanique d'une part, de la forme du discours botanique d'autre part. Pour Clusius, comme pour bien d'autres naturalistes de la Renaissance ou du xvii<sup>e</sup> siècle, la construction du savoir sur les plantes passe par l'observation, la comparaison, la confrontation et la mise en ordre. On a souvent mentionné la question de la mise en ordre et les interrogations sur la taxonomie qu'elle induit. Il faut aussi insister sur l'importance de la comparaison et de la confrontation. La traduction conduit quelquefois à une mise en forme différente des livres ; elle suppose toujours comparaison et confrontation, et, dans cet effort général de construction du sens, la traduction vers le latin apporte une pierre singulière et complémentaire des autres modalités de la traduction.

Marie-Élisabeth BOUTROUE  
CESR, Tours – CNRS UMR 7323